



La cérémonie d'ouverture

Texte de Tilman Spengler

Après un retour relatif au calme une fois la cérémonie d'ouverture terminée avec son feu d'artifice, ses déploiements de drapeaux, l'entrée des athlètes et son spectacle mis en scène à grands frais retraçant une humanité autodestructrice détériorant la forêt amazonienne, une jeune femme me demande : « Cette manifestation ne vous rappelle-t-elle pas un très très grand opéra ? Peut-être Verdi ou Wagner ? »

J'aurais pensé à d'autres opéras sans doute parce que ni l'œuvre du compositeur allemand ni celle de son collègue italien ne contiennent de mélodies à base de Samba ou de Bossa Nova. Mais la femme à l'origine de cette question a au moins raison sur un point : cette cérémonie d'ouverture est elle aussi une déclaration sur l'état du monde. Sous une forme bruyante, colorée et ponctuée d'images très animées.

J'avais déjà remarqué cette femme un peu plus tôt car elle avait été appelée par son prénom par de nombreux photographes de la tribune alors qu'elle descendait prendre sa place. Elle les avait d'ailleurs récompensés par un sourire et un petit signe des plus gracieux.

D'accord, cela aurait aussi pu se produire sur la toile de fond de la Colline de Bayreuth. Tout le beau monde est d'ailleurs présent, à peine moins mélangé sur les rangées supérieures que sur la Colline verte. Les rassemblements sociaux sous le feu des flashes sont depuis longtemps un composant obligé du programme de cette élite sociale, qu'il s'agisse d'opéras, de visites papales ou comme ici d'une manifestation ayant pour leitmotiv « la paix » et « la durabilité ». Comment expliquer sinon que ce spectacle attire aussi bien un public de masse que le gérant grisonnant d'un circuit aux voitures inutiles, assis plus à ma droite, qui suit la cérémonie sans signe apparent d'excitation ?

Le terme de « masse » se traduit dans les propos de la présentatrice populaire par l'expression « des milliards et des centaines de milliards de téléspectateurs ». Cela insuffle le respect mais fait aussi un peu peur si l'on pense par exemple à l'esthétique d'autres manifestations sportives, comme par exemple la coupe du monde de football, avec leur glorification de mascottes. La mascotte de Rio porte d'ailleurs le nom de « Vinicius », d'après un compositeur brésilien. Il s'agirait d'un mélange de différentes créatures du règne animal local. Dans ma patrie bavaroise, on parlerait de l'animal fabuleux « Wolpertinger ». Avec tout le respect dû au directeur artistique responsable pour sa prestation, j'espère que l'espèce « Vinicius » ne perdurera pas. Toutes les créations destinées à la culture de masse ne méritent pas de bénéficier de la protection des espèces.

Ce blâme froid a été exprimé un peu plus tard, quelques gradins plus bas, autour du buffet froid de la zone réservée aux personnes un peu moins privilégiées. Depuis que les réseaux numériques ont eu vent du miracle de la récupération de mon identité devant le musée moderne « Museu do Amanhã », de parfaits inconnus m'accordent une attention plus ou moins bienvenue. Cette fois, c'est un compatriote qui affirme que je lui rappelle son ancien professeur d'allemand à Weimar.

« Ce professeur avait aussi peu d'humour que vous », déclare-t-il après ma tentative pour lui expliquer que la colombe qui, plus que toute autre œuvre, a fait la réputation mondiale de Pablo Picasso, ne devait pas sa popularité à l'intention de l'artiste de créer un symbole particulièrement comique. « Vous regardez cela avec une approche bien trop élitiste. Mais je veux quand même faire un selfie avec vous. Après tout, je suis Karl-Heinz ! »

Je réponds bien sûr favorablement à la proposition. Je suis un membre de la famille olympique après tout. Une grande partie de son activité consiste à se photographier mutuellement rapidement et à envoyer les photos ainsi prises

dans le monde. Le visage prend automatiquement une expression de gaieté incrustée. Cet automatisme donne à celui qui observe la photo l'impression d'une tentative désespérée pour s'assurer perpétuellement de sa propre vie. La seule présence sur la photo lui confère en effet aussi une véritable existence.

Auparavant, la caméra de la télévision poursuivait rapidement sa route lorsqu'un spectateur faisait des signes à la caméra. Aujourd'hui, le spectateur est incité à faire des signes car la télévision fait en fin de compte partie de la famille et compte même parmi ses chefs. C'est ce que comprend aussi très rapidement celui qui observe la cérémonie d'ouverture lorsqu'il essaie de suivre ce qui se passe dans le stade Maracanã. Avec une seule paire d'yeux, il est impossible de suivre en même temps ce qui se passe sur cette scène immense avec tout ce qui est dansé, grimpé, propulsé, pivoté ou tiré. Quel n'est pas le bonheur de l'œil par contre lorsqu'il peut quitter les centaines de jambes qui se balancent et les troncs qui se plient par centaines et se détendre quand les projecteurs se braquent en une unanimité rare sur un joueur de guitare et un enfant exécutant un numéro de claquettes.

Mais ce bonheur n'est qu'éphémère car l'action, nous parlons maintenant de la narration, doit se poursuivre. À ce moment au plus tard, nous aspirons à une bonne vieille image télévisée qui nous explique les scènes par la sélection opérée, le tout assorti des propos d'un sage commentateur. Il pourrait même s'agir d'un critique artistique.

« Tu dois voir les scènes comme une vision », explique Karl-Heinz, qui a profité de l'occasion pour endosser le rôle de commentateur. « Les blocs blancs qui s'entassent derrière pourraient par exemple être les Favelas puisque le mot signifie « pousser ». Quant au vert de tout à l'heure, c'était certainement la forêt amazonienne. Il faut parfois aussi se creuser un peu les méninges. Il faut suivre le flot et ressentir le tout ! Regarde donc mon amie ! »

La jeune dame ainsi évoquée porte dans sa chevelure sombre une fleur en papier aux couleurs du drapeau national brésilien. Dans l'espace très exigu qu'elle occupe, elle danse en suivant la mélodie d'une samba. En réponse à un signe de Karl-Heinz, son amie prend ma main et me tire vers elle. Nous ne sommes pas les seuls à nous balancer sur place. Toute personne m'ayant un jour vu ou supporté sur la piste de danse comprendra la chance que j'ai eue que nul ne me prenne en photo.

L'une des solutions particulièrement ambiguës de ces jeux était par ailleurs « passion et transformation ».

« Cela me va », affirme Karl-Heinz, enroulant à nouveau son bras autour de la taille de sa partenaire.

©Tilman Spengler, août 2016